

SILIUS-EDITO



N°68. Avril 2026

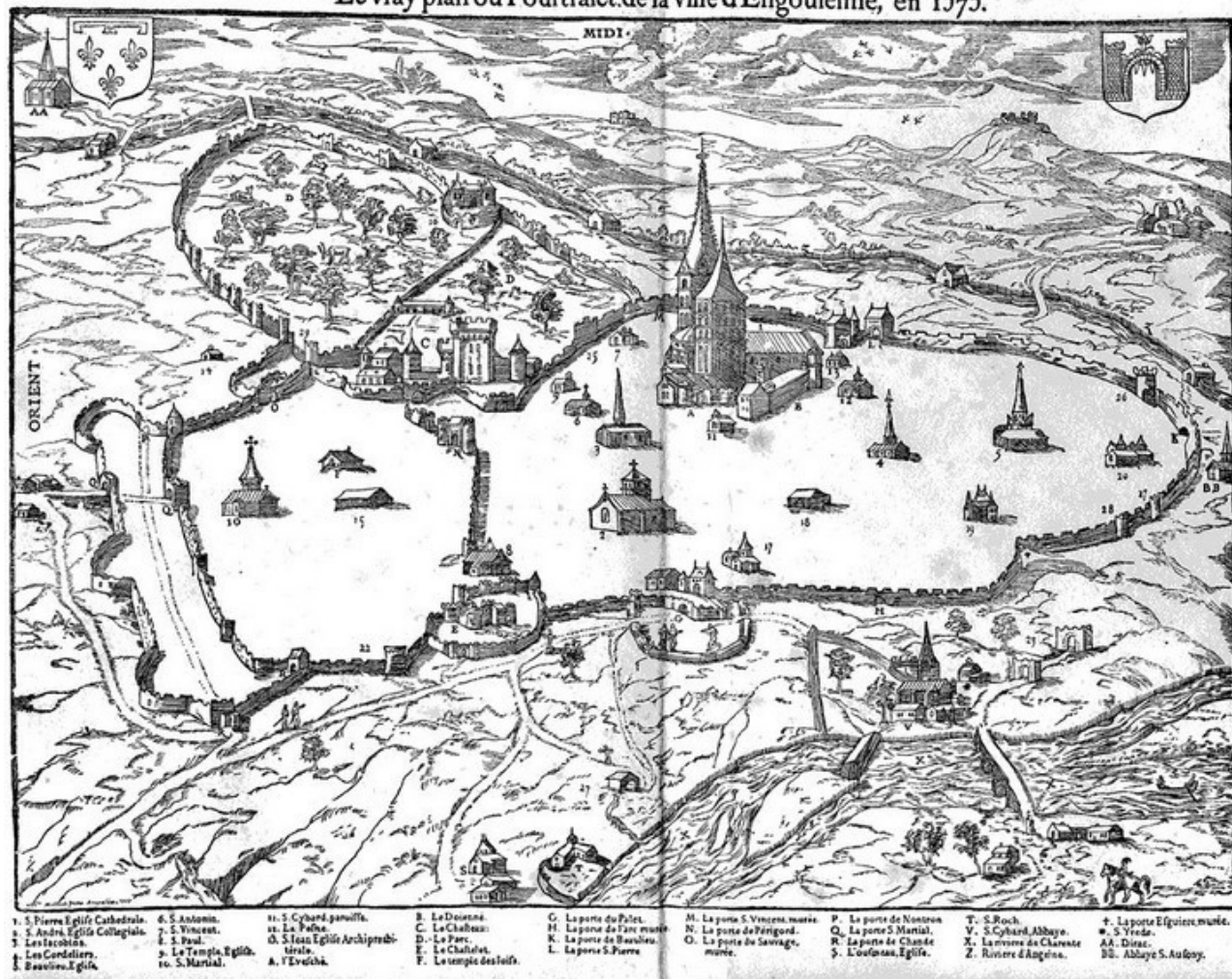
Sommaire.

- *Détour en Charente. L'ancienne abbaye de Saint-Ausone.
- *Voyage à travers les arts. Le peintre Giuseppe Angeli.
- *Découverte. Méconnu et surprenant, le village de Cumond en Périgord.
- *Smooky & Cie.
- *Petite recette. Moelleux au mascarpone.



L'ancienne abbaye de Saint-Ausone à Angoulême.

Le vray plan ou Pourtrait de la ville d'Angoulême, en 1575.



Plan dit de Belleforest, présentant Angoulême au XVIème siècle.

L'ancienne abbaye de Saint-Ausone figure à droite du plan, mentionnée par les lettres BB

À première vue, il pourrait sembler difficile de deviner l'antiquité des lieux lorsque l'on observe l'actuelle église Saint-Ausone d'Angoulême. L'édifice actuel, à l'allure magistrale de par sa position sur les pentes du plateau de la cité, dominant les faubourgs en contrebas des remparts, arbore une certaine majesté et une belle allure architecturale. Lorsque l'on s'en rapproche en revanche, on découvre plutôt une construction assez froide, d'une silhouette assez fine par l'élan de son clocher en façade, mais malgré tout d'une raideur quasiment glaçante, caractéristique des créations du bien trop omniprésent Paul Abadie fils. Le monument est donc une construction récente, de la seconde moitié du XIXème siècle. Rien ne laisse supposer que le site est l'un de ceux qui, dans le centre historique d'Angoulême, révèle en réalité les repères archéologiques parmi les plus anciens que nous puissions connaître dans la cité.

En ce lieu a existé en effet une nécropole qui a révélé à l'occasion d'antiques inscriptions. Cette nécropole devait s'étirer, dans la plus pure tradition romaine, en dehors de la ville fortifiée, le long d'une voie antique qui démarrait au niveau d'une porte romaine des remparts urbains, ce qui deviendra plus tard la porte Saint-Pierre. Cette nécropole serait née vraisemblablement autour de la sépulture de Saint Ausone, premier évêque légendaire de la ville.

Disciple de Saint Martial lui-même premier évêque de la ville de Limoges, Ausone aurait posé les fondements du christianisme à Angoulême dans la seconde moitié du IIIème siècle. La tradition lui attribue même la création de la première communauté religieuse de la ville, celle des bénédictines dites plus tard de Saint-Ausone. Sainte Calfagie, très légendaire elle aussi, et Sainte Calligie encore plus légendaire, en auraient été les premières religieuses.

Saint Ausone subit le martyre de la décapitation. Selon la légende, il aurait été décapité approximativement sur le site de la place Marengo. Ausone est un saint céphalophore... C'est-à-dire qu'une fois décapité, il est, par miracle, encore vivant. Il prend alors sa tête coupée à l'aide de ses deux mains, et la porte en entamant un itinéraire qui va le faire passer dans la ville et jusqu'aux pieds des remparts où, là, il finit par tomber! Sur le lieu qui marque la fin de ce périple, est élevé un tombeau, puis une cénobie qui laissera place à la communauté de bénédictines. La sépulture du saint attirera les pèlerins et pour cette raison, l'édifice primitif devra être remplacé par une église plus grande. Les reconstructions suivront donc, notamment après les ravages apportées par les hordes barbares, les Normands entre autres...

Au XIIème siècle, le monastère est donc reconstruit. L'église possédait un clocher visiblement élevé. Le tombeau du saint évêque se trouvait sous le seuil de l'église, à l'entrée. Ce cas est plus rare que celui qui consiste à placer la sépulture du saint dans une crypte par exemple, mais peut se voir à certaines occasions, comme cela était le cas pour la sépulture de la fondatrice du prieuré de Bouteville au XIème siècle. Le cloître rectangulaire bordait l'église et était accosté d'un réfectoire roman de trois travées voûtées en berceau, peut-être brisé. Les arcs doubleaux de ce réfectoire étaient contrebutés à l'extérieur par des contreforts plats de type roman.

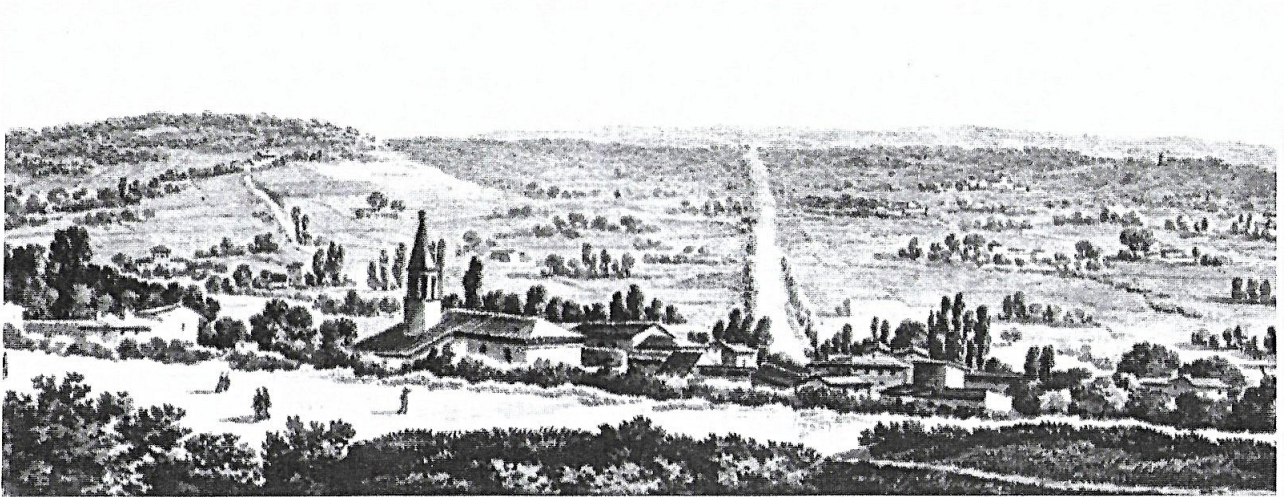
La paroisse de Saint-Ausone semble avoir été créée au XIIème siècle. L'église paroissiale était la nef de l'église abbatiale, alors que le chœur de celle-ci était réservé aux religieuses. Cette paroisse s'étendait sur tout un faubourg situé exclusivement à l'extérieur des remparts de la ville.

Malheureusement, les troupes protestantes de Coligny ravagent complètement le monastère en 1568. De l'église, rien ou pratiquement rien ne subsistera de ce ravage, sauf peut-être quelques éléments réemployés ça et là.

Dans l'église moderne actuelle, est un chapiteau sculpté d'un feuillage, qui serait un pauvre témoignage de l'édifice disparu. Si tel est le cas, la qualité de la sculpture peut laisser supposer de celle de l'église elle-même et ne peut que nous faire regretter sa disparition.



Le réfectoire fut le seul élément de l'abbaye à subsister véritablement des guerres de religion. C'est ce réfectoire qui, réaménagé, servira à partir de cette époque, de modeste église paroissiale. Quant aux religieuses, elles iront se réfugier à l'intérieur des remparts de la ville, sur le site de Beaulieu, où l'ancien prieuré deviendra leur nouvelle abbaye, et ce jusqu'à la Révolution. Le réfectoire de l'ancienne abbaye, transformé en église, fut doté d'un petit clocher, visible sur un lavis réalisé vers 1820.



Vers le milieu du XIXème siècle, l'église-réfectoire devait être dans un triste état puisqu'à partir de 1856, l'office paroissial y fut interdit pour cause de risque d'effondrement, pour être accompli à la cathédrale ou à la chapelle du Carmel voisin.

L'église est enfin démolie en 1864 pour être remplacée par un nouvel édifice conçu par Paul Abadie fils. La première pierre de cette église, l'actuelle église Saint-Ausone, fut posée le 4 Décembre 1864, et l'édifice est ouvert au culte le 10 Novembre 1867. Par cette construction froide et rigide, Paul Abadie a fini d'effacer les traces de la très longue histoire de ce monument d'origine antique...



L'intérieur de l'édifice, bien que d'une certaine élégance, se révèle également assez froid, d'une froideur à peine rehaussée par la riche palette colorée des vitraux. Le chœur de l'église conserve une statue en bois du XVIIème siècle, provenant de l'ancien édifice.



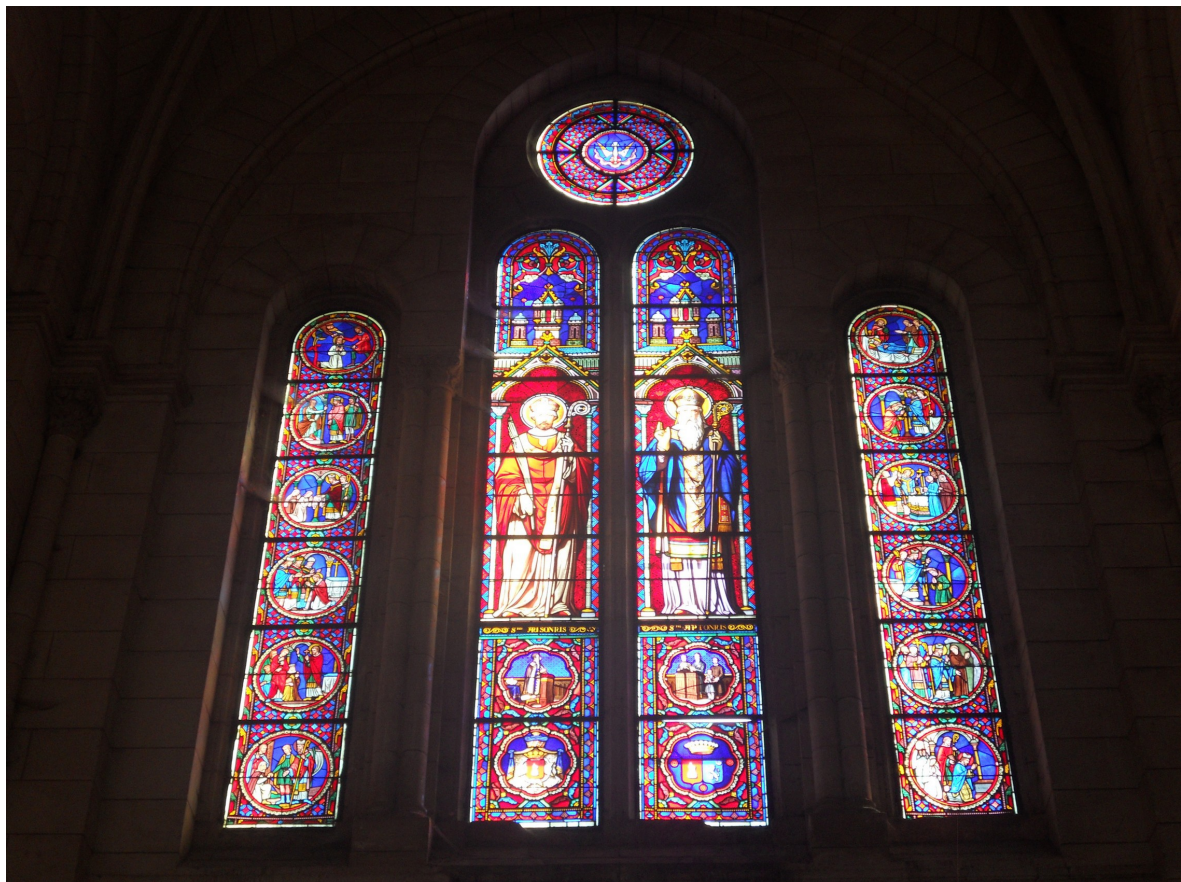
Paul Abadie a, comme à son habitude, fait disparaître tout ce qui pouvait représenter un quelconque intérêt historique. L'ancien réfectoire transformé en église était légèrement, en grande partie du moins, au Sud de l'église moderne. L'architecte aurait pu édifier sa création en conservant partiellement ces témoignages du passé. Hélas... Tout ce qui aura pu être détruit aura disparu... Pourtant, si l'on ose s'avancer dans quelques impasses ou quelques espaces réduits et cachés, il est possible de repérer ça et là quelques témoignages très maigres, en contrebas ou au chevet de l'église actuelle. À l'arrière de quelques très modestes maisons délaissées, se voit un départ d'ogive à l'angle d'un vieux mur, vestige de l'ancien réfectoire très certainement. En tous cas, cet élément se trouve à l'endroit où se situait celui-ci.



D'autres murs, d'autres constructions laissent entrevoir un arc en plein-cintre, qui devait être un arc de décharge, et parfois, quelques éléments ouvragés anciens sont réemployés dans des constructions plus récentes.



Certes, ces éléments sont très maigres, et il faut pouvoir les repérer. Ils témoignent cependant de l'ancienneté des lieux, et leur situation, cachée ou intégrée dans des constructions modernes ou parfois semi-caché seulement, pourraient inciter à entreprendre de véritables recherches voire, des fouilles archéologiques... Celles-ci, au vu de la longue histoire de l'abbaye qui est aux origines de l'avènement du christianisme dans la cité, pourraient très certainement permettre de découvrir des vestiges des plus intéressants. On peut se permettre de rêver...



Voyage à travers les arts. Le peintre Giuseppe Angeli.



Un nom qui signifie «Ange». Il est vrai que l'artiste a eu l'occasion d'en peindre quelques-uns, étant l'auteur de nombreuses peintures religieuses. Mais il ne s'est pas limité à cela... Il aura peint des scènes mythologiques, profanes, éventuellement historiques, ainsi que quelques portraits.

Né à Venise en 1712, Giuseppe Angeli aura travaillé essentiellement dans sa ville natale, mais on le voit à l'occasion dans quelques sites de la région de Vénétie, voire dans certains territoires de pays voisins, en Slovénie essentiellement, qui, certes, était alors intégrée dans le domaine de Venise.

Aujourd'hui, certains de ses tableaux sont visibles dans quelques grands musées du monde (*Élie montant au ciel enlevé par un char de feu*, peint à l'origine pour l'église San Giorgio in Alga à Venise, à la National Gallery of Art de Washington, *Portrait de Federico Maria Giovannelli patriarche de Venise*, au Musée Cerraldo à Madrid, *Soldat au tambour* au Musée du Louvre à Paris...). De nombreuses églises vénitiennes possèdent de ses œuvres et pourtant, même à Venise, Angeli est loin d'être vraiment fameux. L'essentiel de sa vie nous est méconnu, et ce sont surtout ses peintures qui parlent pour lui aujourd'hui.



Portraits de Saint Jacques le Majeur et de Saint-Roch, au Musée du Ca Rezzonico à Venise

Si l'on en sait peu sur la vie du personnage, on sait toutefois qu'il aura reçu l'enseignement du peintre vénitien Giovanni Battista Piazzetta (1683 – 1754), et qu'il finira même, à partir d'un certain moment, à diriger l'atelier de celui-ci. C'est en tous cas ce que mentionne une inscription à l'arrière d'une de ses toiles datée de 1745.

De Piazzetta, Giuseppe Angeli a hérité du style baroque provoquant à l'occasion les clairs et les obscurs dans de forts contrastes. Mais Angeli sera jugé à l'occasion, par certains historiens de l'art (qui parfois s'occupent comme ils le peuvent) comme ayant un dessin plus rigide, plus froid, ce qui n'est en réalité pas forcément le cas pour beaucoup de ses œuvres.

Mais en restant dans l'esprit baroque, Angeli montrera dans certains cas d'autres caractéristiques que les seuls contrastes d'ombres et de lumières dans l'esprit du ténébrisme, étalant de larges palettes de couleurs variées et chatoyantes. Ainsi se présente la fresque grandiose de la coupole de l'église de San Rocco, aux teintes chaudes et lumineuses.



On sait néanmoins qu'il est inscrit à la Fraglia (confrérie, corporation) des peintres vénitiens en 1741, et qu'il est désigné comme enseignant le dessin de nu auprès de l'académie des Beaux-Arts de Venise en 1756.

On le reconnaît comme peintre d'œuvres à thèmes religieux, pour la ville de Venise.

Mais en réalité, dans le domaine religieux comme profane, il aura travaillé hors la ville, dans la région de Vénétie, voire au-delà, puisqu'on le trouve en Slovénie, notamment dans l'église de Saint-Georges qui domine la belle ville de Pirano (Piran).

En Vénétie, il est l'auteur de fresques dans de grandes villas aristocratiques. Il en réalise par exemple dans le salon de la villa Giovanelli Colonna à Noventa Padovana, ainsi qu'une série de fresques à la villa Widmann-Foscari à Mira près de Padoue.

Également en dehors de Venise, dans le domaine religieux, il peint une Extase de Saint-François pour le sanctuaire de la Madonna del Pilastrello à Lendivana.

Mais l'essentiel de son travail se trouve dans la ville même de Venise, dans des palais (comme au plafond du palais Barbaro-Curtis, mais surtout dans des édifices religieux.



*L'Immaculée Conception avec des saints.
Venise, sacristie de l'église
San Francesco della Vigna (1760)*

Des œuvres d'Angeli se voient dans de nombreuses églises. L'église San Stae, sur le Grand Canal, possède deux toiles. Dans l'église San Rocco se voit une Communion de San Filippo Neri (1745 – 1750), une Immaculée Conception (1760) à l'église San Francesco della Vigna, une autre Immaculée Conception (1765) à l'église Santa Maria dei Frari... l'église Santa Maria Maddalena possède une Apparition de Notre-Dame à Saint-Simon Stock et à l'église Santa Maria della Pietà possède un autel dédié à San Pietro Orseolo recevant l'habit de moine de Saint-Romuald... Deux stations de la Via Crucis dans l'église Santa Maria Zobenigo sont également de l'Angeli...



*Immaculée Conception (1765)
à l'église Santa Maria dei Frari*

Des sièges de confréries, les «scuole», possèdent aussi des œuvres de l'artiste, telle la Scuola Grande di San Rocco où se voient les images de la Foi, la Charité, et de Saint-Roch en gloire. Bien sûr, plusieurs musées de Venise possèdent de ses œuvres. Le musée de l'art du XVIIIème siècle installé dans la Ca' Rezzonico (Palais rezzonico, sur le Grand Canal) présente une toile représentant Saint-Jacques (1745 – 1750).



Le musée de l'Accademia delle Belle Arti est riche d'un certain nombre de toiles, dont la Vierge à l'Enfant entre Saint-Roch et Saint-Jean l'Évangéliste.



Mais si nous avons affaire ici à des scènes religieuses, ce même musée de l'Accademia peut se vanter de posséder quelques œuvres profanes, comme «La chatouille» (1745)



Mais, malgré une prolifique production, malgré l'important répertoire de peintures disséminées dans un très grand nombre d'église vénitienne, et surtout malgré le talent de l'artiste, le nom de Giuseppe Angeli reste trop discret dans le domaine de l'histoire de l'art. C'est un grand personnage à redécouvrir tant il est important dans l'environnement artistique de l'une des plus belles villes du monde. Angeli contribue à cette immense beauté...

Découverte. Cumond en Périgord. Minuscule village, grand patrimoine.

C'est un détour surprenant... à peine repérable sur une carte, difficile à trouver sur place... Et pourtant, lorsqu'en partant d'Aubeterre-Sur-Dronne, on emprunte la route de Ribérac, il est possible d'apercevoir, en direction du Sud, au lointain, une église qui impose son volume dans la campagne. On croirait, depuis une certaine distance, avoir affaire à un édifice imposant. Pourtant, les dimensions de l'église sont plutôt modestes, mais sa composition monumentale dans le vert du paysage environnant laisse une impression étonnante.

Il faut ensuite trouver la route, des plus secrètes, pour aborder le site. Et là, ce n'est pas chose facile. Le village se dévoile peu, il faut savoir à quelle localité nous avons affaire. Et enfin, dans un croisement discret vers Saint-Antoine-De-Cumond, une route minuscule, presque un chemin si ce n'est l'enrobé qui l'en distingue, semble montrer la voie.

Une fois sur place, l'église, et tout un ensemble, s'imposent. Les constructions qui constituent ce bourg minuscule ne sont même pas grandioses, mais l'ensemble a de quoi enchanter et surprendre. Mais ce qui est le plus curieux, c'est que pratiquement nulle part, ce site superbe n'est véritablement mentionné. Le village de Saint-Privat, qui depuis quelques années est désormais le siège de la commune, est bien plus mis en avant avec sa remarquable église romane et son bourg d'origine médiévale. Mais une visite dans cet «à côté» s'impose pour son charme et son caractère typiquement périgourdin, ainsi que sa richesse patrimoniale qui a de quoi étonner au regard de la dimensions minuscule de ce village.



Cumond se présente comme un très petit groupe de maisons anciennes présentant des éléments parfois médiévaux, cernant l'église romane de Saint-Pierre-es-Liens. Une belle ceinture verdoyante crée un espace entre l'église elle-même et les constructions alentours.

Au Sud du bourg, mais à une proximité immédiate de l'église, se trouve le château, lui aussi d'origine médiévale mais reconstruit à l'époque classique.

La seigneurie de Cumond est connue et citée depuis le XIV^{ème} siècle. Cette seigneurie relevait au début du XV^{ème} siècle, de la châtellenie de Chalais, plus tard, en 1464, à celle d'Aubeterre. Dans ce même XV^{ème} siècle, les Cumond se divisent en plusieurs branches: les Cumond proprement dits, les de la Courre et les Salleboeuf.

Au XVII^{ème} siècle, la seigneurie change de familles. On voit les Cropte de Bourzac en 1600, puis les Arlot de Frugie. C'est un membre de cette famille, Jacques d'Arlot, qui fait édifier le château classique actuel, de 1700 à 1702. Le nouvel édifice se présente comme un long bâtiment épaulé en ses deux extrémités par deux pavillons. Le tout est couronné d'un toit à pans brisés.

Cependant, si le château présente désormais un style classique plutôt sobre, les dépendances, qui comprennent notamment des murs fermant la propriété, possède des éléments plus anciens, remontant parfois à la fin du Moyen-Âge.



Le domaine reste cependant privé et ne se visite pas. Pourtant, il possède certains trésors, en particulier, dans le jardin, une charmille plantée à la fin du XVIII^{ème} siècle et un parc paysager créé à la fin du XIX^{ème} siècle par deux architectes paysagistes de renom, Denis et Eugène Bühler. D'origine suisse mais installés à Paris, ces deux frères acquièrent une grande notoriété et créèrent des jardins dans tout le territoire français, que ce soient des jardins privés (jardins du château de Saint-Julien en Charente-Maritime – 1867, jardin du château de Combourg en Ille et Vilaine – 1876) ou publics (Jardin des Chartreux à Lyon – 1856, parc de la Tête d'Or à Lyon – 1857, jardin public de Bayeux – 1864, parc du Thabor à Rennes – 1868, parc Bordelais à Bordeaux – 1888...).

Une très courte distance, quelques mètres seulement, sépare le château et l'église Saint-Pierre-es-Liens. Quelques maisons anciennes, entre les deux édifices, forment le village, très modeste: Quelques maisons seulement. On pourrait croire être dans un simple hameau.

Parmi ces maisons, quelques-unes présentent un certain intérêt et dénotent des origines médiévales. Près du chevet de l'église en particulier, une maison constituée de deux corps de logis bâtis en retour

d'équerre, présente des fenêtres à croisillon, et qui, même si elles sont parfois restaurées à l'époque moderne, accusent le XV^{ème} ou début du XVI^{ème} siècle. Certaines fenêtres présentent des allèges d'un style proche de celui de la Renaissance.



Mais l'église est très certainement la principale curiosité du village. Il s'agit d'un édifice roman du XII^{ème} siècle, agrandi par des chapelles latérales lors de la période gothique, mais que des restaurations du XIX^{ème} siècle ont curieusement transformée par l'adjonction de volumes insolites. On pourrait critiquer ces aménagements modernes, mais il faut avouer qu'ici, ils contribuent à donner à cette église un aspect des plus étonnants qui donne une raison supplémentaire à s'y attarder et s'en intéresser.



L'église romane du XII^{ème} siècle, de dimensions modestes, est composée à l'origine d'une nef suivie d'un faux-carré de transept puis d'une abside voûtée en cul de four. Le faux-carré est surmonté d'une coupole sur pendentifs et du clocher à base carrée.



À l'extérieur, l'abside conserve une belle structure romane avec une série d'arcatures et une corniche portée par des modillons, certains ayant conservé leur sculpture d'origine. On y voit des représentations de têtes animales ou des personnages en situation d'acrobate par exemple.



À l'intérieur, des peintures murales de l'époque gothique sont parfois conservées, notamment sous la coupole et les pendentifs du faux-carré. Le motif ornemental que l'on y voit est caractéristique de la période gothique: un faux appareil de pierre avec rosettes réalisées au pochoir, de couleur rouge.



Si la voûte de l'abside est recouverte d'un badigeon moderne du XIXème siècle, certains indices nous font supposer que des traces de peintures subsistent ici aussi.



À l'époque gothique, des constructions nouvelles ont modifié l'aspect général du monument. Ainsi, au XV^{ème} siècle, une chapelle latérale a été édifiée au Sud du faux-carré du transept et communiquant avec celui-ci par une arcade percée dans le mur roman. Malgré sa période de construction, cette chapelle a l'allure d'une structure romane, et pourrait peut-être conserver certains éléments antérieurs à la période gothique. Cette chapelle forme presque l'aspect d'un croisillon méridional de transept. Elle a été édifiée vraisemblablement par des abbés de Charroux, des membres de la famille seigneuriale de Cumond ayant eu cette charge à cette période.



Sensiblement à la même période, une autre chapelle gothique a été ajoutée, plus longue, contre le mur Nord de la nef. Deux grandes arcades ont été ouvertes pour relier la nef à cette chapelle latérale voûtée de croisées d'ogives.



Le XIXème siècle a apporté les modifications les plus notoires, surtout à l'extérieur. L'église a été en effet profondément remaniée, à partir de 1897, par l'architecte diocésain du département de la Dordogne, Henri Rapine, puis par l'architecte Maxime Dannery à partir de l'année suivante. Dans un premier temps, le clocher sur le faux-carré a été presque totalement reconstruit, avec une curieuse élévation, celle d'une tour fortifiée ayant presque l'aspect d'un donjon.



L'évolution des travaux est connue grâce à certains documents photographiques qui nous montrent surtout que la façade occidentale était bien loin de posséder encore en 1898, l'élévation actuelle. Cette façade présente un massif assez épais laissant supposer qu'à l'origine, il devait y avoir une certaine élévation, mais amoindrie avec le temps. Les travaux modernes ont surélevé l'ensemble de façon curieuse, là-aussi en donnant à la façade l'aspect d'une forteresse. En même temps, le mur occidental de la chapelle Nord ainsi qu'une bonne partie des murs de la nef et la voûte de celle-ci sont en grande partie reconstruits.



Très heureusement, le portail occidental a été conservé dans son ensemble sans être transformé par les restaurations modernes. Ce portail constitue en effet l'intérêt majeur du monument. D'une dimension surprenante, il occupe toute la largeur de la façade, ce qui est d'un effet spectaculaire et assez unique. De chaque côté de la porte d'entrée, huit colonnes et un piédroit supportent un total de neuf voussures sur lesquelles apparaissent quelques traces de peintures.



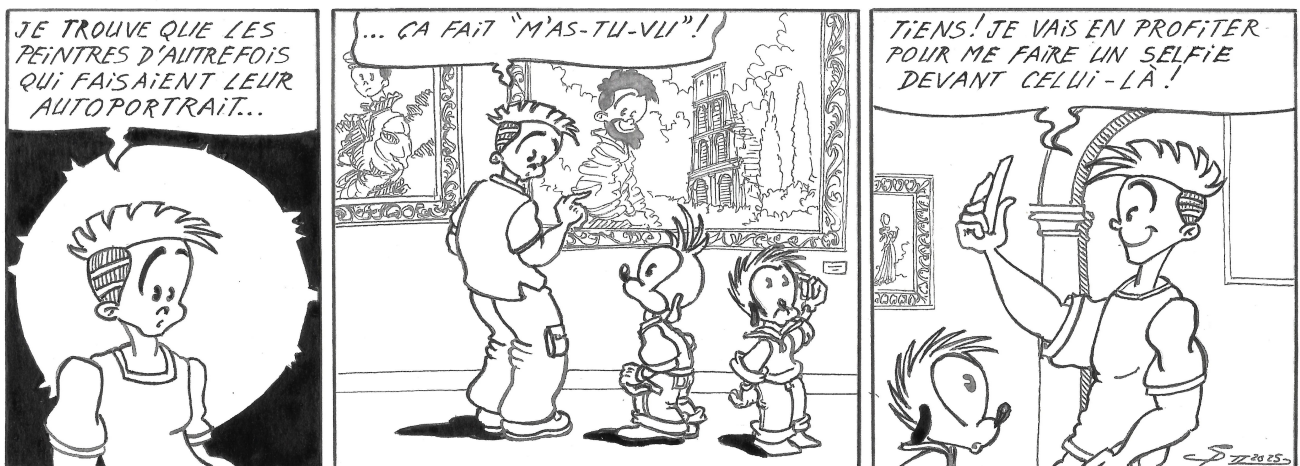
L'ornementation qui caractérise ce portail monumental est significatif de la fin de l'art roman et semble attester d'une réalisation datant au moins de la seconde moitié du XII^{ème} siècle. Les chapiteaux des colonnes représentent des motifs végétaux très stylisés et les voussures sont parées de motifs géométriques répétés, tels les pointes de diamant, les dosserets ou dents de scie...



Si la sculpture reste simple, la conception d'ensemble de ce portail en fait un ouvrage exceptionnel qui, ajouté au charme du village, contribue à faire de ce site discret et à l'écart de toutes les routes touristiques, une découverte des plus extraordinaires dans ce coin un peu oublié du Périgord.



Smooky & Cie



Petite recette: Moelleux au mascarpone.

Après toutes ces petits amusements, passons aux choses sérieuses, une recette, d'un gâteau moelleux.

Il vous faut: 250 grammes de mascarpone (on commence dans le très léger...), 150 grammes de farine, 120 grammes de sucre en poudre, 2 œufs, 5 cl d'huile, un sachet de levure chimique, un sachet de sucre vanillé.

Préchauffer le four à 180°C.

Dans un saladier, battez au fouet les œufs, le sucre et le sucre vanillé.

En continuant de battre, incorporer le mascarpone, l'huile, la farine et la levure.

Versez la pâte dans un moule et faites cuire environ 35 minutes à 180°C. Attendre 5 minutes avant de démouler le gâteau. Voilà... Simple, non? Bon appétit!



Silvio Pianezzola©Mars 2026 – Silius-Artis.com©2026



SILIUS-ARTIS.COM